

MON FILM

12^{fr.}

Robert TAYLOR
et Audrey TOTTER
dans

LE MUR *des* TÈNEBRES

Film METRO-GOLDWYN-MAYER

N° 144. — 25 Mai 1949.

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de deux à trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (timbres français seulement).

RAYMOND ET DENISE. — Distribution de *Marinella* donnée n° 101, p. 2. — De *La Belle et la Bête*, n° 63, p. 2. — Dans *Dieu est mort* : Henry Fonda (le prêtre), Dolores del Río (Maria-Dolorès), Pedro Armendáriz (le lieutenant Juan Rafael), Fernando Fernandez (le sergent), J. Carol



Jerome COURTLAND

dans

L'Apprentie amoureuse.

(Photo Columbia).

Naish (le métis), Ward Bond (Gringo). — Relisez ma réponse à **ANDRÉE ABGRALL**, n° 110, p. 8 et ma récente réponse à **Mlle MOULIN**.

THE LITTLE SEA MAID. — Nous avons publié *Fandango* (n° 138). Nous publions aussi *Fabiola*. — Le vrai nom de Cécile Aubry est Anne-Josée Bénard. Elle est célibataire. — Pas de film avec Sonja Henie dans nos projets.

LUCKY GÉRALD. — Gérard Philippe (Gérard Phillip) est né à Grasse le 4 décembre 1922. Célibataire. Cheveux châtain, yeux bleus, 1m,73. *Les Petites du quai aux Fleurs* (petit rôle), *Le Pays sans étoiles*, *L'Idiot*, *Le Diable au corps*, *La Chartreuse de Parme*, *Une si jolie petite plage* et *Tous les chemins mènent à Rome*. — Votre réponse passe à son tour, comme toutes les autres.

PETITE POULE. — Tous les films de Charles Chaplin, qui tourne depuis 1914 ! Vous n'y pensez pas !... Voici, sans remonter aussi loin, ses dernières œuvres depuis 1922 : *Le Gosse* (*The Kid*), *Charlot et le masque de fer*, *Jour de paye*, *Le Pèlerin*, *La Ruée vers l'or*, *Le Cirque*, *Les Lumières de la ville*, *Les Temps modernes*, *Le Dictateur* et

Monsieur Verdoux. — Arletty a débuté à l'écran en 1931 dans *Un chien qui rapporte*. Impossible d'énumérer tous ses films. Les principaux sont *Aventure à Paris* (1935), *La Chaleur du sein*, *Désiré*, *Si tu m'aimes*, *Fric-Frac*, *Circonstances atténuantes*, *Hôtel du Nord* (1937), *Tempête* (1939), *Madame Sans-Gêne* (1941), *La Femme que j'ai le plus aimée*, *Boldro*, *L'Amant de Bordo*, *Les Visiteurs du soir* (1943), *Les Enfants du paradis* (1944), *Buffalo Bill et la bergère* (1948), *Portrait d'un assassin* (1949).

RICHARD III. — *Orgueil et préjugés* est un film américain réalisé en 1940. L'interprétation en est la suivante : Greer Garson (Elizabeth Bennet), Maureen O'Sullivan (Jane Bennet), Ann Rutherford (Lydia Bennet), Marsha Hunt (Mary Bennet), Heather Angel (Kitty Bennet), Mary Boland (M^{me} Bennet), Edmund Gwenn (M. Bennet), Laurence Olivier (Darcy), Frieda Inescort (Miss Bingley), Bruce Lester (Bingley), Edna May Oliver (lady Catherine de Bourgh), Karen Morley (M^{me} Collins), Melville Cooper (Collins) et Gia Kent (Anne de Bourgh). — Les trois enfants qui jouaient dans *Les Hauts de Hurlevent* (1939) s'appellent Sarita Wooton (Cathy), Rex Downing (Heathcliff) et Douglas Scott (Hindley). — Dans la nouvelle version de *La Maternelle*, la petite-fille du metteur en scène Henri Diamant-Berger joue le rôle de la petite Marie.

TINO ROUSSI. — Derniers films de Robert Young : *Le Cottage enchanté*, *Le Grand passage*, *Joe Smith américain*, *Feux croisés*, *Rosie l'entêtée*, *Bonne à tout faire*, *Les Pionniers de la Western Union*. — Le titre anglais de *La Femme de l'autre*, avec Greer Garson, est *Desire me*. Réalisé en 1947. — Gary Cooper, Jackie Cooper et Gladys Cooper ne sont pas parents. Les Cooper sont à peu près aussi nombreux dans les pays de langue anglaise que les Dubois, Durand et Dupont chez nous...

RONALD DE ORLANDI. — Yves Vincent, né à Thônes (Haute-Savoie), le 5 août 1921, cheveux bruns, yeux marrons, 1m,80, est célibataire. Il a tourné *La Foire aux chimères*, *La Taverne du Poisson couronné*, *La Renégate*, *Les Requins de Gibraltar*, *Le Cavalier de Croix-Mort*, *La Maternelle*, *Le Bal Cupidon* et *La Femme nue*. — Arturo de Cordova est marié à une Américaine, qui n'est pas actrice et de laquelle je ne sais rien. — Arturo de Cordova est de naissance mexicaine et tourne parfois au Mexique (*La Jungle en feu*), mais le plus souvent à Hollywood (*La Blonde incendiaire*, *Pour qui sonne le glas*, *L'Aventure vient de la mer*, *New-Orléans*).

ADMIRATRICE DE LUIS MARIANO. — Lisez l'annonce de la page 15 et passez-nous commande des numéros qui vous manquent en vous conformant bien aux indications données dans l'annonce. — Pour les numéros plus anciens qui vous manquent, mais sont épuisés (39, 44, 47, 49, 50, 51, 72), voulez-vous que nous insérions une annonce comme celles que font passer certains lecteurs ? Si oui, écrivez-moi à nouveau en indiquant votre adresse et en me rappelant

ce dont il s'agit. — Nous publions *Capitaine de Castille* et peut-être *Les Parents terribles*. Pour les autres films, non. — Luis Mariano, né à Irun (Espagne) en 1921, est célibataire.

LE FAUTEUIL VERT. — Robert Walker répond, je crois. — Vous avez certainement trouvé des photos de lui dans notre numéro consacré à *Depuis ton départ*, film dont il est l'interprète. — Depuis son divorce d'avec Jennifer Jones, il s'est marié à la fille du metteur en scène John Ford.

R. M., LYON. — Frances Gifford répond, je crois. — Non, impossible de vous fournir des photos de films. — Les firmes Hémisphères-Films et Astoria Films n'ont pas de bureaux à Lyon ; uniquement à Paris.

J. M., ROCHELAISE. — Non, le regretté Raimu ne figurait pas dans la distribution de *Angèle*, film réalisé en 1934 par Marcel Pagnol, d'après le roman de Jean Giono *Un de Beau-mugnes*. La distribution en était la suivante : Orane Demazis (Angèle), Henri Poupon (son père), Fernandel (l'innocent), Jean Servais (le gars de Beau-mugnes), Andrex (Louis, le mauvais garçon), Blavette (le remouleur).

RIPTE GALOCH. — Le personnage que joue Miliza Korjus dans *Toute la ville danse* s'appelle Carla Donner. — Le personnage que joue Robert Taylor dans *La Valse dans l'ombre* s'appelle Roy Cronin. — Liste des films de Gérard Philippe déjà donnée.

TUNIS 1900. — Claude Farrell (Monika Burg) est née à Vienne, en 1920. Elle a tourné *La Nuit blanche* et *Le Secret de Mayerling*. — Arlette Merry, née en 1922 à Paris, a tourné *La Ferme du pendu*, *Histoire de chanter*, *Le Village perdu*, *La Cabane aux souvenirs*, *Si ça peut vous faire plaisir*, *La Nuit blanche*, *Sergil* et *le dictateur*. Ces deux artistes habitent toutes les deux Paris.

ANNE-MARIE AVISSE. — Dans *Copacabana* : Carmen Miranda (Carmen), Gloria Jean, Groucho Marx (Lionel), Steve Cochran (le directeur), Ralph Sanford et Andy Russell. Les chansons ne sont pas de mon ressort.

VIOLETTE. — Oui, André Dassary répond. — Tino Rossi ne tourne pas en ce moment (il a achevé *Marlène*). Un film en projet, sur lequel on ne peut rien dire encore de précis.

LILI AMOUREUSE. — Oui, vous pouvez écrire à Tyrone Power en français. Il est en ce moment en Afrique du Nord où il tourne *La Rose noire*, avec Cécile Aubry et Orson Welles.

NELLY DE BONE. — Nous ne publions pas les films que vous nommez. — Les chansons ne sont pas de mon ressort. Demandez à un marchand de musique de vous procurer la chanson du film *Une belle garce* (musique de Bruno Cocatrix). Si elle est éditée, il lui sera facile de le faire. Si elle n'est pas éditée, ni lui ni moi n'y pouvons rien, et vous n'avez plus qu'à vous résigner. — Nous avons publié *Deux amours*, avec Tino Rossi (n° 132).

COW-BOY. — La réponse que j'ai faite au **DOCTEUR PETERSON** concernant Gregory Peck répond à

tout ce que vous voulez savoir. — Jennifer Jones, de son vrai nom Phyllis Isley, est née à Tulsa (Oklahoma) en 1923. Divorcée de Robert Walker, fiancée au producteur David O. Selznick.

MOUNY, ALGER. — Ce que je dis à **NELLY DE BONE** répond à ce que vous me demandez, en remplaçant *Une Belle garce* par *Escalade à Hollywood* (musique de Georgie Stoll) ! — Frank Sinatra, idole de la radio américaine avec Bing Crosby, a tourné quelques films : *Amour et swing*, *Escalade à Hollywood*, *La Pluie qui chante*, *Une Étoile s'éteint* et d'autres qui ne sont pas encore venus jusqu'à nous. Il est né aux environs de New-York, à Hoboken, en 1928. Yeux marrons : cheveux bruns. Marié à une personne (Nancy Smith) qui n'est pas actrice.

RENÉ MAURICE. — Nous publions peut-être *Carmen*, mais ne publions pas *Figure de proue*. — Madeleine Solagne n'a pas tourné depuis *Le Dessous des cartes* et *Figure de proue* : elle a fait du théâtre à Paris et en tournée.

PATOU. — Distribution de *La Loi du printemps* donnée n° 50, p. 2. — Pour Yves Vincent, voyez réponse à **RONALD DE ORLANDI**. — Maria Casarès (c'est son vrai nom), née en 1921 à La Corogne (Espagne), est célibataire, a les cheveux noirs et les yeux marrons. Voyez son interview dans notre n° 110.

MARINETTE. — Gregory Peck, trente-trois ans. — Greer Garson, trente-six ans et demi. Elle a les cheveux roux-cajoui et les yeux verts. — Distribution de *La Vallée du jugement* donnée n° 110, p. 9



Colette BROSSET

dans

En êtes-vous bien sûr ?

BOBICHON DE MONBIAIS. — Suza Carrier ne tourne pas en ce moment, mais a tourné récemment *Trois garçons, une fille* et *La Vie est un rêve*. — Nous ne publions pas les films que vous nommez. — Claude Farrell habite Paris.

CAPORAL-CHEF CHIPEAUX. — Georges Milton (Michaud) est né à Puteaux en 1892. — Line Renaud est une vedette de la chanson sur laquelle je n'ai aucun renseignement. Elle ne collabore que très occasionnellement au cinéma. — Je ne connais pas d'artiste de cinéma du nom de Monique Daval.

MARY-SOLANGE. — Distribution de *Bel-Ami* donnée récemment.

PAPILLON COULEUR DU TEMPS. — Nous publions *Jo-la-Romance*, *Les Exploits de Pearl White* et *Capitaine de Castille*. Pour *Le Secret de Mayerling*, je ne puis vous le préciser. Pour les autres films, non.

Y'A PAS D'PRINTEMPS 26. — Je ne vais pas à laquelle de mes réponses vous faites allusion. Pourquoi ne m'indiquez-vous pas le numéro de

(Suite page 8)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an 500 fr. | 6 mois 260 fr.

En raison des difficultés actuelles de transmission des chèques postaux, nous prions nos lecteurs d'utiliser de préférence, pour l'envoi du montant de leur abonnement, le chèque bancaire ou le mandat-poste.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de vingt francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.



Le mur des ténébres

DE sa démarche tranquille et lente, un peu lourde, M. Whitcombe, directeur des publications *Battle Press*, traverse la salle du cabaret où, par cette fin d'après-midi, quelques couples dansent au son d'un orchestre où dominent les guitares.

Il passe près du bar sans s'y arrêter et, sans hâte, il ouvre la porte donnant sur le hall, le traverse pour gagner l'ascenseur qui va le mener à son bureau, au deuxième étage de ce building important. Il tient, avant le départ de ses employés, à signer le courrier et à donner des ordres. Dans une affaire comme la sienne, il y a toujours des décisions à prendre, des commandes à transmettre à l'imprimerie, des épreuves à corriger et à retourner d'urgence.

Après avoir salué son patron, miss Mercier le met au courant de ce qui s'est passé pendant sa courte absence.

— Je corrige les épreuves de notre dernier manuel de géographie. M. Garrisson veut qu'on les retourne demain à l'imprimerie.

— Occupez-vous-en. Est-ce qu'il y a eu des coups de téléphone ?

— L'imprimeur voudrait avoir le bon à tirer... Notre annonce a paru dans la *Revue Hebdomadaire*.

De son ton bienveillant, M. Whitcombe demande encore :

— Est-ce tout ?

— C'est tout, oui, monsieur.

— Bon, reprend-il de sa voix toujours égale. Dites à

M^{me} Kenet qu'elle vienne me voir, je vous prie.

M^{me} Kenet est sa secrétaire principale. Miss Mercier et elle s'entendent fort bien et secondent M. Whitcombe de leur mieux. Mais, pour l'instant, M^{me} Kenet est sortie et il est douteux qu'elle revienne ce soir au bureau. Miss Mercier s'appête à en donner la raison quand le patron formule une demande précise :

— Puisque M^{me} Kenet est sortie, veuillez me donner vous-même le dossier Malinkopt.

— Le dossier Malinkopt n'est pas ici.

— Il était chez moi et j'ai dit à M^{me} Kenet d'aller le chercher, il y a une heure. Je me demande pourquoi elle met si longtemps. Dites-lui à son retour...

Voilà enfin l'occasion pour miss Mercier de dire ce qu'elle sait. M^{me} Kenet ne reviendra certainement pas ce soir, car son mari, de retour des Bermudes, est arrivé en Amérique ; il est venu la demander au bureau.

— Il a eu l'air si déçu de ne pas la trouver ici que j'ai cru bon de lui dire où il pourrait rejoindre sa femme ; je l'ai envoyé chez vous.

M. Whitcombe prend la chose philosophiquement. Deux époux qui se retrouvent doivent avoir bien des confidences à se faire.

— Dans ce cas, dit-il, il faudra nous passer d'elle pendant quelque temps, je le crains, n'est-ce pas ?

Le lendemain, M. Whitcombe est convoqué chez le juge d'instruction. On a découvert sa secrétaire dans une voiture automobile accidentée. Elle avait cessé de vivre ; on l'avait étranglée.

— Ce que je peux vous dire, c'est que le mari de ma secrétaire venait de rentrer après une absence de deux ans. Moi, je ne l'ai pas vu, mais ma dactylo, qui l'a reçu en mon absence, me l'a dépeint comme

très agité, furieux, impatient de voir sa femme tout de suite... Il faut le retrouver.

— C'est fait, il est là ; suivez-moi, vous allez assister à son interrogatoire.

Le juge d'instruction et M. Whitcombe gagnent une salle voisine où l'inspecteur Harding pose des questions à un homme abattu, hébété.

— Allons, mon vieux, récapitulons, vous avez accéléré en entendant la sirène du car de police. Vous avez perdu le contrôle de votre direction et vous avez défoncé le

LE MUR DES TÉNÈBRES

(High Wall)

Réalisation de Curtis BERNHARDT.

Scénario de Sidney BOEHM et Lester COLE,
d'après Alan R. CLARKE et Bradbury FOOTE.

INTERPRÉTATION :

Steve Kenet	Robert TAYLOR.
D ^r Anne Lorrison	Audrey TOTTER.
Willard Whitcombe	Herbert MARSHALL.
Hélène Kenet	Dorothy PATRICK.
M. Slocum	Henry B. WARNER.
Cronner	Vince BARNETT.
D ^r Poward	Warner ANDERSON.

Copyright 1947 par Loew's Incorporated.
Production METRO-GOLDWYN-MAYER de Robert Lord.
Récit de Sylvain LAZENAY



parapet du pont... Auparavant, vous l'aviez étranglée, avouez-le!... Votre but était de faire croire à un accident...

L'homme relève un peu la tête. De sa voix basse, il confirme ce qu'il a déjà dit :

— Je l'ai tuée dans le parc, près du massif de la cascade. Ensuite, j'ai essayé de me tuer.

L'aveu est enregistré, il n'y a plus qu'à signer les pièces et à envoyer le criminel en prison jusqu'à son jugement. A ce moment, le médecin de la police intervient :

— Un instant, Harding, j'ai examiné cet homme et j'ai constaté des marques de trépanation récente. Cela a beaucoup d'importance. Il faut absolument le mettre en observation. Si, si, absolument nécessaire. Un examen psychiatrique s'impose.

* * *

Steve Kenet est conduit à l'hôpital; il est passif, sans volonté; pourtant, quand on le fouille et qu'après avoir mis de côté quelques dollars, une médaille de guerre, on lui prend son portefeuille contenant une photographie représentant une femme et un jeune garçon, il se met à crier, soudain furieux :

— Rendez-moi cette photo!... Je la veux!... Lâchez-moi!

Il se débat. Les infirmiers se mettent à plusieurs pour l'entraîner en le maîtrisant jusqu'au couloir C.

— Mettez-le dans la cellule de droite.

C'est une cellule froide, nue, sans un objet. Steve s'affaisse sur le sol et y demeure plongé dans l'abaissement le plus profond.

L'hôpital où Steve Kenet a été conduit possède un état-major imposant de docteurs. Les examens commencent, se succèdent, donnent lieu à des consultations où sont exposés les résultats obtenus.

— La radio, explique le D^r Griffin, révèle un hématome subdural du lobe frontal gauche. Ce caillot de sang comprime le cerveau. Chacun sait qu'une pression en un point du cerveau peut entraîner des malaises très sérieux. Ces malaises, Kenet les a tous : irritabilité, hyper-sensibilité, constantes migraines, périodes d'inconscience suivies de pertes de mémoire.

Le D^r Dunlap réclame des précisions sur l'identité du malade. Son confrère, le D^r Po-ward, les expose :

— Rendez-moi cette photo ! criait Steve.

— Steve Kenet, trente et un ans. Envoyé par ordre de justice pour observation. S'accuse du meurtre de sa femme et a tenté de se suicider. Il occupe la cellule C. Son état physique est, par ailleurs, excellent.

— Dans ce cas, décide le D^r Dunlap en s'adressant à la doctoresse Anne Lorrison, inutile d'attendre. Mieux vaut opérer immédiatement.

Anne Lorrison enregistre l'ordre de son chef et s'apprête à aller voir Kenet dans sa cellule.

L'infirmier la prévient que Kenet est un type peu commode. On ne peut même pas lui faire la barbe...

Anne Lorrison entre dans la cellule, demande à l'infirmier réticent de la laisser seule avec Kenet. Elle a l'intention d'user avec lui de douceur comme elle le fait avec succès pour les autres malades.

— C'est moi qui vais m'occuper de vous, monsieur Kenet. Bavardons un peu... Ces migraines persistent-elles? Vous sentez-vous mieux, ce matin?

Kenet a gardé un silence farouche. Soudain, il lance d'un ton méchant :

— Sortez!

— Monsieur Kenet, reprend Anne Lorrison toujours calme, à la tête de nos services de chirurgie nous avons un très grand spécialiste. Il a étudié votre cas. Il pense réussir à supprimer vos migraines, mais il nous faut votre autorisation. Si vous voulez signer...

Il a écouté, soupçonneux et hostile :

— Signer ça, jamais!... J'ai eu la bêtise de le faire une fois; je sais où cela mène... Sortez et laissez-moi tranquille. Vous prendrez un autre cobaye!

* * *

Le juge d'instruction Wallace est mis au courant de ce refus. Pour lui, tout est simple. Kenet refuse et refusera toujours, il ne cherche qu'à gagner du temps en simulant la démence. La défense fera état de son irresponsabilité totale.

— Possible, monsieur Wallace, mais le tribunal l'a placé en observation, nous ne faisons que suivre ses instructions.

— Docteur, la mère d'un enfant de six ans a été tuée par strangulation. L'opinion publique réclame le jugement immédiat de Kenet. Vous l'avez gardé six jours... Pourquoi pas six mois!





Anne proposait à Steve de subir une seconde opération.

Je me fiche qu'on le psychanalyse ou non. Ce qu'il faut, c'est qu'on le traduise en justice. Il n'est pas fou; toutes vos querelles scientifiques de neuroses ou de

psychoses sont loin de m'impressionner... Il s'agit de savoir si le prévenu était conscient au moment où il a tué. Il l'était. Examinons ses antécédents...

Le sévère juge d'instruction résume les faits qui sont connus : Kenet se bat comme pilote; il se marie au cours de la guerre; il est blessé en combat. Trépanation parfaitement réussie par un médecin de l'armée. Il rentre chez lui, ne supporte pas l'inaction. Après la guerre, il va aux Bermudes comme pilote civil. Il abandonne sa mère, sa femme et son jeune garçon. M^{me} Kenet, contrainte de gagner sa vie, accepte un emploi de secrétaire.

— Il faut ajouter, dit Wallace, que le mois dernier, aux Bermudes, il a eu un accident d'avion. Le médecin qui l'a soigné à l'hôpital nous a envoyé le câble suivant : « Avez Kenet seconde opération inévitable pour prévenir possibilités suites graves, migraines douloureuses, troubles des fonctions organiques, évanouissements entraînant pertes de mémoire. »

— Ce câble concorde avec notre diagnostic, dit le Dr Griffin. Consécutivement à l'accident s'est formé le dépôt de sang qui comprime son cerveau.

— Argument prévu!... reprend Wallace, qui met une certaine âpreté à contredire les docteurs. Il espérait utiliser cet alibi le jour où il aurait décidé de tuer sa femme!

— Monsieur Wallace, rétorque le Dr Dunlap, avant qu'il y ait eu une seconde opération, nous ne nous reconnaissons pas le droit de prétendre que Kenet est ou n'est pas sain d'esprit. Il refusera cette opération, mais sa mère peut y consentir; elle est raisonnable, je la connais. Allez la voir avec le Dr Lorrison, et obtenez son accord.

Le juge d'instruction Wallace se rallie à cette proposition.

**

Kenet, traité avec douceur, s'est un peu humanisé; il a maintenant un lit au lieu d'un simple matelas. On l'autorise à venir avec son infirmier au réfectoire commun. On ne lui donne encore ni couteau ni fourchette. Un fou traverse la grande salle en ne cessant de ricaner nerveusement, un autre s'approche de Kenet et très poliment lui demande si cela ne le dérange pas qu'il fasse marcher la radio. C'est un vieillard doux et résigné qui aime la musique et qui mêle la vérité et l'erreur. Il y a vingt ans qu'il est là, et il parle de son arrivée, la semaine précédente. Le poste diffuse du Chopin. Kenet, énérvé, se lève et s'en va, laissant le vieillard confondu, craignant de lui avoir déplu.

Anne Lorrison vient souvent voir Steve Kenet. Aujourd'hui, il se plaint qu'on le prive de visites. Il s'exclame :

— J'ai droit à certains égards, quelle que soit ma situation. Vous ne me direz pas que ma mère n'est pas venue...

Va-t-elle lui dire la vérité? Hier, avec M. Wallace, elle s'est rendue chez la mère de Steve. La porte était fermée. Sous la véranda, le laitier avait mis des bouteilles de lait que personne n'était venu prendre. La sonnette tinta longtemps dans le vide. Enfin un petit garçon, pâle, aux yeux effrayés, souleva un rideau. On l'appela. Il ouvrit. M^{me} Kenet était étendue sur le sol de la première pièce; elle était morte depuis quelques heures...

— En effet, votre mère n'est pas venue... Vous êtes content, n'est-ce pas? Vous espériez bien que votre mère aurait l'idée

de conduire votre fils là où personne n'a entendu parler du crime...

— Vous êtes une étonnante psychologue, mais ne perdez pas votre temps, ne faites pas vos déductions habituelles. Je refuse d'être opéré. Tant que l'opération sera retardée, je reste ici, je n'y suis pas mal. Logé, nourri, du Chopin, du Beethoven, tout ça à l'œil...

Pendant qu'il parle, s'animant peu à peu, elle réfléchit et pense que la vérité est encore le meilleur moyen de le toucher.

— Je m'excuse, monsieur Kenet, du chagrin que je vais vous causer, mais votre mère est morte hier... Arrêt du cœur, sans doute... Ces tristes événements ont dû hâter sa fin. Mais que cela ne change rien à votre décision! Nous confierons votre enfant à un orphelinat... Je crois deviner votre manière de voir. La Cour vous effraie. En alléguant un cas de folie passagère, vous pensez être acquitté, mais vous ne voulez pas courir le risque. Vous préférez rester ici sans revoir votre enfant. Vous ne pourriez



pas lui expliquer pourquoi vous avez tué sa mère. Vous ignorez ce qui se passe dans le cerveau d'un enfant soudain sans famille. Vous échapperez peut-être aux réalités, mais votre fils n'y échappera pas.

Il ne répond rien, s'enfermant comme bien souvent dans un mutisme obstiné.

Anne Lorrison va rendre visite à sa tante chez qui, dès la veille, elle a conduit avec l'approbation du juge d'instruction le fils de Kenet. Le petit Richard l'inquiète; il ne mange pas et il réclame son père...

— Votre enfant nous servira à apitoyer le jury, expliqua l'avocat.

**

Le lendemain, à l'hôpital, Anne a une surprise; on lui annonce que Kenet a accepté l'intervention chirurgicale et qu'elle va être pratiquée par le Dr Griffin.

L'opération semble donner très vite des résultats heureux. L'avocat Hackle, désigné d'office pour défendre Kenet, se présente à l'hôpital. Il a des idées, on n'a qu'à le laisser faire. D'après lui, il y a trois façons d'envisager la défense : le cas de folie caractérisée, la folie accidentelle ou la loi naturelle. Qu'on se fie à lui, Kenet sortira de la Cour d'Assises libre comme l'air. Il a bien d'autres idées; d'abord une publicité bien faite n'est pas à dédaigner. Un journal offre un contrat pour une série d'article retentissants jusqu'à la veille du procès, puis on parlera des décorations gagnées sur les champs de bataille. Le public aime les héros.

A tout ce verbiage qui l'effraie, Kenet répond :

— Selon moi, vous allez un peu vite, monsieur; mon fils a été mis dans une institution, et je souhaite qu'il soit confié à une très bonne école.

— Vous n'y songez pas, reprend l'avocat avec vivacité. Perdre l'atout majeur de la défense. Je compte sur votre gosse pour faire sensation. Le jour de la sentence, je me présenterai devant le jury avec cet enfant, vêtu de l'uniforme misérable de l'orphelinat, la face pâle, les yeux cernés. Mon-

sieur Kenet, cette frêle, cette pathétique, cette innocente créature est la pièce maîtresse de notre cause.

— Assez! Assez! Je ne tiens pas à ce qu'on m'isole encore; c'est la seule raison qui m'empêche de vous sauter à la gorge.

Quand Hackle, maugréant, est parti, Steve Kenet se tourne vers Anne Lorrison, qui a assisté à l'entretien, et lui dit son espoir de trouver un avocat convenable qui voudra bien se charger de mettre son fils dans une école de choix.

— Richard n'est pas dans une institution, révèle-t-elle. On l'a placé dans une famille, chez M^{me} Ferguson. Le juge a donné son accord, car l'enfant avait besoin de soins particuliers. Je l'ai vu à plusieurs reprises; il a l'air heureux.

— Je ne sais comment vous remercier, dit Steve avec chaleur.

— C'est tout naturel... Parlons d'autre chose. Il faut que je prépare mon rapport sur vous, car la commission médicale doit prendre une décision à votre sujet.

* *

Les docteurs de l'hôpital sont d'avis opposés à l'égard de Kenet. Le D^r Poward, impressionné par le procureur, aurait consenti à l'expédier le plus vite possible. Le D^r Lorrison cherche à empêcher tout départ précipité.

— Je suis convaincue, dit-elle, que Kenet nous cache quelque chose, peut-être beaucoup de choses. Je voudrais être sûre qu'il n'y a pas derrière tout cela de la dissimulation. Chaque fois qu'il est question d'une narco-synthèse, il est hors de lui.

— Parbleu, il la refuse parce qu'il sait qu'il serait obligé de parler et qu'ainsi il nous livrerait ses secrets. Faites-le venir; j'ai quelques questions à lui poser...

Ces questions furent les suivantes :

— Avant votre opération, vous n'ar-

— Votre mère est morte hier, annonça Anne.

allait se changer en grande joie, puis il se rembrunit, il éclate en reproches. Qui a imaginé une farce aussi sinistre? On a voulu connaître ses réactions; c'est abominable! Puis il se calme, refuse de voir l'enfant qui ne pourrait pas comprendre, car il n'a que six ans...

* *

Les jours passent sans grands changements. Kenet ne cesse de poser la même question. Quand le laissera-t-on partir?

Un matin, Anne Lorrison lui laisse espérer que la date de son départ peut ne plus être éloignée; les tests auxquels elle procède sont les derniers et doivent lui permettre de compléter son rapport.

— Pourquoi tous ces retards, s'étonne-t-il. Depuis mon opération, on ne m'a jamais fait subir le moindre examen.

— N'a-t-on pas soigné vos absences de mémoire?

— Je ne peux tout de même pas me rappeler ce que j'ai fait à l'époque où j'étais inconscient, ou à peu près... C'est trop m'en demander!

Par quelques « tests », Anne veut voir si les contrôles musculaires, ainsi que neuro-musculaires de Kenet sont concordants. Il prend des poires dans les mains, serre, relâche, serre de nouveau, relâche de nouveau, recommence encore. D'abord la main gauche, puis la droite. Le D^r Lorrison commande : « Serrez! Relâchez! » tout en regardant la figure de Kenet. Elle est normale, puis paraît se contracter. Kenet s'arrête; il semble obsédé.

— Est-ce qu'on peut... demande-t-il. Est-ce qu'on peut... en une seconde?...

— Quoi donc, monsieur Kenet?

— Est-ce qu'un être humain s'étrangle en une seconde?

* *

L'éditeur Whitcombe rentre chez lui; le concierge Cronner le salue au passage.

— Ah, vous êtes revenu!... Vous avez été malade?

— Mon arthrite... Je suis resté étendu près d'un mois.

Le concierge, personnage falot, ravagé par la mauvaise santé et la jalousie, s'approche et souffle :

— Alors, votre secrétaire?... Elle a été tuée par son mari, d'après ce qu'on raconte, monsieur... Je suis tombé malade ce soir-là. J'ai reconnu sa photo dans les journaux, j'ai lu aussi les renseignements que vous avez donnés à la police...

— Je suis pressé; faites fonctionner l'ascenseur.

Le concierge n'a pas fini ses confidences. Il précise peu à peu.

— En sortant de mon lit, ce matin, j'ai pensé à vous, je me suis dit que je devais prendre votre avis. Le docteur est formel. Ne plus rester dans ces courants d'air, aller me chauffer au soleil de la Californie ou de la Floride... Mais cela coûte cher... Alors, monsieur Whitcombe, dois-je voir la police?

— La police pour votre arthrite?

— Faut-il mettre davantage les points sur les « i »?

— Cronner, dit M. Whitcombe sans que sa voix ait le moindre tremblement, on paye une énorme amende quand on est convaincu de chantage...

Arrêtez-moi ici.

Cronner, mécontent du résultat de sa démarche auprès de son locataire, conçoit un autre plan. Celui-ci lui

— Mon enfant ici?... Qui a imaginé cette farce sinistre ?



riez pas à vous rappeler certains détails... Avez-vous fini par les retrouver?

— Je ne m'en suis pas occupé.

— Est-ce que vous ne pouvez pas, ou est-ce que vous ne voulez pas, vous rappeler?

— Docteur, j'ai retrouvé ici mes forces et mon intelligence, je ne l'oublie pas; maintenant, envoyez-moi devant le tribunal.

— Êtes-vous toujours opposé à la narco-synthèse? Ce n'est qu'une petite injection bénigne de penthotal qui stimule la mémoire. Dans votre cas, il serait souhaitable d'aider une mémoire défaillante.

— J'ai le droit de refuser; je refuse.

Le docteur s'étonne de le voir souhaiter que son procès vienne bientôt. Kenet n'hésite pas à donner ses raisons, qui sont simples : il faut sortir de cette impasse; sa fortune est à l'abandon, son fils est seul...

— C'est surtout à lui que je pense ! dit-il.

— Vous l'adorez, n'est-ce pas?... Voulez-vous le voir? Il est ici, à côté.

Il a d'abord souri, comme si la surprise



semble bon, meilleur que le premier, car il se vengera de l'incompréhension et du mépris de Whitcombe. Il demande à voir Kenet à l'hôpital. Le petit homme malingre, à la face chafouine, commence son histoire, pleine d'allusions imprécises et de sous-entendus.

— Vous me remettez, monsieur Kenet? Octave Cronner, le concierge du 106, rue Maple... Je viens, car nous avons des soucis tous les deux; vous, la chaise électrique; moi, l'arthrite. Alors, voilà : votre cas me passionne... Or on n'a jamais fait allusion au fait que vous étiez trois dans l'appartement... Ça vous intéresse?... Les médecins, ça coûte cher, monsieur Kenet, et je trouve que l'argent n'a pas d'odeur...

— Quand je disposerai de mon compte en banque, en sortant d'ici. Mais dites-moi dès aujourd'hui...

— Rien du tout, je ne veux pas être gros Jean comme devant; je reviendrai vous voir.

* * *

Ces paroles ont éveillé dans l'esprit de Kenet une inquiétude et un intérêt; il veut tout de suite en faire part au D^r Lorrison. Elle est absente pour deux jours.

Rue Maple, M. Whitcombe se trouve de nouveau en présence du trouble Cronner, qui est monté sur un escabeau au bord de la cage de l'ascenseur. M. Whitcombe a réfléchi, il veut aider à sa guérison et il veut bien lui prêter une centaine de dollars pour aller se soigner en Floride.

Une centaine de dollars ! C'est une dérision, mais c'est un commencement... Rien de plus long à soigner qu'une arthrite. Il faut des semaines et des mois. Cronner, toujours sur son perchoir, devient doucereusement menaçant.

— Il y en a qui comprennent... Par exemple, ce type à qui j'ai parlé à l'hôpital... Il a suivi un traitement qui a réussi. Les médecins le relâchent et il va aller en prison. Il souhaite que je dépose en sa faveur; il est généreux, vous savez...

M. Whitcombe réfléchit quelques secondes avant de faire sa proposition attendue par le concierge.

— Je pense à vous envoyer passer tout l'hiver en Floride. Êtes-vous sûr que votre arthrite vous fichera ensuite la paix pendant un an ou un an et demi ?

— C'est ce qu'on peut difficilement dire à l'avance, monsieur Whitcombe.

De sa voix toujours égale, un peu traînante, l'éditeur prononce une phrase de commisération.

— Je n'aime pas vous voir souffrir; ça me fend le cœur. Mais, en même temps, avec le bout recourbé de sa canne, il fait brusquement choir l'escabeau sur lequel est perché Cronner; celui-ci vacille et tombe dans la cage de l'ascenseur. Whitcombe entend le choc du corps tout en bas, sans un cri. Il écoute... Plus rien... Il gagne la porte de son appartement, où il pénètre sans qu'un muscle de son visage n'ait tressailli.

* * *

Steve Kenet peut enfin voir le D^r Lorrison. Il a hâte de lui annoncer qu'il accepte la narco-synthèse. Il pose encore deux ou trois questions. A quel point perdra-t-il conscience?... Elle le rassure... Il est décidé.

— Je vous ai dit dernièrement, explique-t-il, que mes absences de mémoire m'étaient utiles; aujourd'hui, elles sont embarrassantes... Je me demande si je l'ai tuée; j'en doute depuis quelques jours... J'avoue que mes absences de mémoire n'étaient qu'en partie sincères... Suivons l'enchaînement logique. Je me revois descendant d'avion; je rentre chez moi. Il y a ma mère...

— Vous gagneriez du temps en commençant au 106, rue Maple.

— Là s'arrêtent mes souvenirs.

— Alors, reprenons. Nous partons ensemble de l'aéroport. Racontez-moi tout, ne me cachez rien. Étiez-vous heureux de rentrer ?

— Fou de joie.

Les questions et les réponses se croisent. Anne Lorrison prête une attention extrême à toutes les réactions de son malade. Il évoque avec tant de couleur, tant de relief, son entrevue avec sa mère qu'elle croit y assister.

— Elle n'a pas changé. Elle est si heureuse. Ce retour



Steve avait accepté une piqûre de «sérum de vérité».

était son souhait le plus ardent. Elle dit que Richard est à l'école; il a beaucoup grandi. Six ans ! C'est un vrai petit homme, maintenant. Je constate qu'elle a fait refaire les fauteuils... Mais, où est Hélène?... Elle est à son travail... Elle travaille donc?... Oui, elle est employée dans une maison d'éditions. Elle s'ennuyait chez elle. Il lui fallait une occupation. Ensuite ma mère me parle de ma santé. Elle croyait que j'avais été opéré aux Bermudes. J'avais hâte de rentrer, j'avais le mal du pays!... L'opération peut aussi bien se faire ici. Quant à l'avenir, fini l'aviation ! J'accepterai la place proposée par le professeur Adamson. Le salaire n'est pas élevé, mais avec ce que j'ai pu mettre à la banque, nous pourrions tenir au moins cinq ans.

Quelques phrases montrent que le caractère d'Hélène devait depuis longtemps inquiéter son mari, car Steve déclare à sa mère :

— Qu'Hélène sache bien que je n'admettrai plus aucune objection. Il est temps qu'elle sache qu'il n'y a pas que l'argent au monde. Du reste, je vais aller la chercher à son bureau, j'y vais tout de suite.

Anne Lorrison apprend que Kenet s'est rendu à l'adresse que sa mère lui a indiquée. Une secrétaire lui annonce qu'Hélène fait une course, mais en apprenant qu'il est le mari, l'aviateur qui revient d'un long voyage, elle lui donne l'adresse où elle est allée. La secrétaire a ajouté :

— En vous dépêchant, vous la rejoindrez là-bas, certainement.

Il s'est dépêché, il monte à pied deux étages, il frappe à la porte de gauche; une voix répond :

— Tu n'as pas la clé, chéri? J'ai laissé la porte ouverte.

Il est entré. Grand salon. Hélène sort de la chambre à coucher :

— Oh, Steve, c'est toi ! s'écrie-t-elle. Si j'avais su l'heure de ton arrivée, je serais allée à l'aérodrome, bien sûr !

Il ne répond rien. Il marche vers elle, les yeux menaçants, les mains crispées et tendues; elle s'épouvante :

— Non, Steve, non!... Attends!... Que vas-tu t'imaginer? Laisse-moi au moins le temps de t'expliquer... Écoute, chéri, je t'assure que tu te trompes...

Les mains avaient saisi Hélène, s'étaient agrippées autour du cou, puis plus rien... Aucun sou-

(Suite page 10.)



Steve se souvenait...
Il avait tenté d'é-
trangler sa femme.

(Suite
de la
page 7.)

venir... Il y avait un trou profond
tandis que dans son esprit tournait un
manège sans fin...

— Je ne me souviens plus de rien. Il
manque quelque chose ; mais quoi ?...

Après cette séance assez longue, Anne Lor-
rison tente de l'apaiser.

— Ne vous tracassez pas. La première ex-
périence n'est pas toujours concluante. Nous
entrerons dans les détails plus tard.

— Pourquoi plus tard ? Il faut que je me sou-
viene. C'est l'appartement qui nous donnera la solution. Il
faudrait y aller. Je n'ai peut-être pas tué Hélène. Je me
souviens que j'ai ramassé son manteau, puis, par l'escalier
de secours, j'ai traîné Hélène jusqu'à la voiture. A cause de
ma mère et de Richard, je ne voulais pas qu'on la trouve
dans l'appartement de cet homme.

Les efforts pour se souvenir tendent son esprit. Certains
détails lui reviennent.

— J'ai mené l'auto jusqu'au pont ; j'ai voulu me suppri-
mer... Mais ce qui manque, c'est avant, dans l'apparte-
ment...

— Ne croyez-vous pas, suggère Anne Lorrison, que vous
êtes dupe de votre imagination ? Vous essayez de ne pas
admettre les raisons qui vous ont poussé à tuer Hélène. Vous
n'avez aucune preuve de sa culpabilité. Comment l'avez-
vous connue ? Comment l'avez-vous épousée ?

— Pendant la guerre. J'étais en permission. Au bout de
huit jours de mariage, je repartais pour l'Europe.

— Plus tard, vous avez repris du service dans une société
civile d'aviation aux Bermudes. La solitude était dure à
supporter. Vous n'avez pas cessé de penser à elle, là-bas,
d'accumuler une haine farouche contre votre femme...
Allons, Steve, Steve, qu'est-ce qui vous prend ? Steve, Steve !

Steve, dans le fauteuil capitonné du cabinet médical, s'est
endormi profondément. L'appel de son nom ne le réveille
pas. Anne décide de ne pas troubler ce sommeil réparateur.
Elle donne l'ordre à un infirmier de ne reconduire le malade
dans sa cellule que vers huit heures, puis monte dans son
auto et démarre rapidement. Elle n'a fait que quelques mètres
quand Kenet, caché derrière les sièges de l'avant, révèle sa
présence.

— Il faut me conduire 106, rue Maple.

— On va s'apercevoir de votre absence, Steve ; vous aggra-

vez votre cas, dit-elle. Rentrez, maintenant..
Vous risquez beaucoup pour ne rien gagner.

— Non, je veux prouver que je suis innocent,
je veux me retrouver en face de mon enfant et
pouvoir le regarder sans honte... Cela vaut de
tenter un dernier effort !

Anne Lorrison est perplexe, car elle sait que
la tentative de Steve peut avoir de fâcheuses
conséquences, mais il commande avec une telle
autorité, un tel désir de faire un progrès déci-
sif, qu'elle continue sa route. Elle attire encore
son attention sur les périls de cette aventure :

— Jusqu'à présent, tout est contre vous ; il se-
rait dangereux de pénétrer chez Whitcombe.

— Je n'ai pas l'intention de le rencontrer.
J'entends agir à ma façon... Arrêtez-vous de-
vant ce bar. Vous allez venir téléphoner avec
moi.

Ils entrent dans le bar, commandent des
cafés et deux sandwiches, puis vont au téléphone.
Il n'a pas d'argent sur lui ; Anne doit lui en
prêter. Il cherche le numéro de Withcombe dans
l'annuaire, le compose sur le cadran. Au bout
du fil, la sonnerie retentit, mais il n'y a aucune
réponse.

— Personne... Venez vite. Pas une minute
à perdre !

Il l'entraîne, fait le tour de la maison pour
passer par l'entrée de service, l'aide à gravir
une échelle, la pousse, la force.

— C'est de la folie furieuse ! proteste-t-elle.
Partons !

— L'assassin retourne toujours sur les lieux
de son crime, c'est ce que vous pensez... Entrez.
Nous y voilà. Maintenant, ne restez pas plantée
là... Je reconstitue... Mettez-vous au milieu,
que je me souviene. Moi, j'entre par ici. Vous
arrivez par le fond. Vous tremblez de peur, vous
reculez, vous voulez me calmer. Devant mon
visage fermé, vous vous affolez. Tenez, c'est
là, exactement et puis...

Il fait un effort pour revivre les abominables
minutes passées.

— Puis, quand je me suis ressaisi, elle gisait
près du divan... La musique. Le manège qui
tournait... Mais il manque quelque chose...

Oh, j'y suis ! dit-il en haussant la voix. La
valise sur le lit, le nécessaire de voyage d'Hélène. Il y était
quand je suis arrivé, il n'y était plus quand je suis revenu à
moi, après mon évanouissement... Quelqu'un l'a pris... Qui ?

— Allons-nous-en ; rentrons à l'hôpital... Remettons tout
en ordre et ne laissons pas de traces.

— Surtout ne touchez à rien... Il faut que tout reste dans
ce désordre reconstitué...

Et maintenant le malade est raisonnable ; il est tout dis-
posé à rentrer à l'hôpital.

Anne Lorrison, avec appréhension, quitte la maison comme
elle y est entrée... Ils n'ont pas été vus. Le retour à lieu sans
encombre. Steve supplie Anne de ne pas dévoiler cette équipée.

— Vous êtes en partie responsable de ce que je fais main-
tenant ; vous avez fini par me convaincre que je devais me
laisser charcuter, vous m'avez donné la volonté de lutter, je
lutte pour Richard. Ne me trahissez pas, sinon on m'isolera
encore en cellule et il me faudra renoncer à tout.

— Promis... Dépêchez-vous, le veilleur va passer d'une
minute à l'autre.

* * *

Quand elle est seule, Anne réfléchit à tout ce que cette
soirée lui a appris. Elle veut sauver Steve. Comment le peut-
elle ? Faut-il lui laisser commettre des imprudences ? Ne doit-
elle pas, au contraire, profiter de ce qu'elle sait pour arrêter
un plan avec le directeur de l'hôpital ?

Elle va le voir :

— Je m'excuse de vous déranger si tard, mais ce que j'ai
à vous dire... je viens d'avoir une curieuse expérience avec
l'un de mes malades, avec Steve Kenet. Je venais de sortir
en voiture... quand, chose surprenante... Mais peut-être est-il
trop tôt pour vous dire de quoi il s'agit. Je crains que mes idées
ne soient pas très nettes et de vous paraître incohérente.

— J'avoue, docteur...

— C'est stupide de ma part de m'être précipitée chez vous.
En essayant de tout analyser, tout se brouille dans mon esprit.

— Allez vous coucher, c'est le conseil que je vous donne.
Après une bonne nuit de repos, l'esprit redevient lucide...
Bonsoir, Anne !

Elle a à peine quitté le cabinet du directeur que celui-ci
fait une note : « Dire à Poward qu'il accorde quelques jours
de congé au Dr Lorrison. Elle a l'air assez fatiguée. »

L'infirmier de nuit qui passe près du lit de Kenet constate
qu'il a les yeux ouverts.

— Alors, on ne dort pas ?
 — Je ne peux pas; j'attends une visite.
 Habitué aux réponses saugrenues de ses malades, l'infirmier acquiesce :
 — Mais oui, mais oui, vous attendez une visite...

* * *

Whitcombe rentre chez lui, il voit le désordre, un désordre précis qui est une reconstitution du drame qu'il cherche à oublier. C'est grave pour lui, cette révélation que quelqu'un a pu s'introduire dans son appartement pour y organiser cette mise en scène. Il ne doit pas attendre que le pire se produise. La sagesse lui commande de fuir le plus tôt possible. Il retourne à son bureau, prend dans le coffre une liasse imposante de dollars et téléphone à l'aérodrome.

— Y a-t-il un avion pour Mexico, cette nuit?... Retenez-moi une place. Une seule. Victor Whitcombe. J'irai retirer le billet dans une heure environ.

A peine a-t-il raccroché que la sonnerie du téléphone retentit. Il hésite à répondre, puis s'y résout et écoute, étonné, la nouvelle que lui donne M. Garrison, le président du Conseil d'administration de la *Battle Press*.

Chez Whitcombe, Steve reconstitua le désordre du drame.

— Mon cher Victor, je vous ai appelé en vain chez vous; j'en ai déduit que vous étiez encore au travail, comme d'habitude. Notre conseil



vient de tenir chez moi sa réunion trimestrielle; nous allons nous séparer et je voulais vous apprendre notre décision. Pour fêter votre vingt-cinquième anniversaire dans notre groupe, nous vous avons nommé vice-président et membre de notre conseil...

Il entend à l'autre bout du fil M. Garrison qui se tourne vers ses amis pour leur dire :

— Il est si étonné qu'il ne sait que dire!

— Oh! si, se force-t-il à articuler; c'est une surprise, une magnifique surprise, un encouragement à faire mieux encore... Je vous remercie, je vous remercie tous... A bientôt; bonsoir et merci encore.

Cette nouvelle lui fait concevoir un nouveau plan, pas de départ ressemblant à une fuite. Il fait remettre la location de la place pour Mexico au lendemain.

Il prend, le matin du jour suivant, un rendez-vous avec le Dr Dunlap. A l'hôpital, il est reçu d'abord par le Dr Poward.

— Aimable à vous de me tenir compagnie, très intéressant de voir la liberté dont jouissent vos malades dans le parc. Ils peuvent certainement aussi sortir, aller au cinéma, par exemple...

— Rarement, mais toujours accompagnés!
 — Et ceux qui s'échappent ?
 — En général, ils sont repris... Mais voici le Dr Dunlap!
 — Bonjour, M. Whitcombe; je vous remercie de vous intéresser à l'un de nos malades.

— Ce n'est pas sans quelques remords que je viens si tard. La femme de Kenet travaillait pour moi; c'était une excellente secrétaire et une épouse accomplie. Elle était affreusement inquiète de savoir son mari aux Bermudes. Les lettres qu'il lui envoyait étaient de plus en plus incohérentes. Mais je crois qu'après l'opération qu'il a subie il va mieux...

— Il a fait des progrès considérables, confirme le Dr Dunlap; assez pour qu'il soit en état de paraître à l'audience.

Whitcombe explique qu'il a l'intention de choisir, pour défendre le mari de son ancienne secrétaire, un bon avocat qu'il paiera lui-même.

— Votre proposition touchera certainement Kenet, dit le Dr Dunlap; un gardien va vous conduire au parloir où Kenet viendra vous rejoindre dans quelques minutes.

L'infirmier Delaney prévient Kenet qu'il a une visite.

— Je l'attendais, dit-il en suivant Delaney au parloir.
 — Vous n'êtes pas surpris de ma venue? interrogea Whitcombe.

— A peine.
 — Excusez-moi de ne venir que ce soir, car il y a déjà longtemps que vous êtes ici. Votre femme travaillait pour moi. Elle parlait souvent de votre santé. Elle redoutait les conséquences de votre blessure. Avant-hier, j'ai discuté votre cas avec un de mes amis, avocat de talent. Il m'a certifié qu'à condition d'arguer d'un accès de folie vous devez être acquitté... Un avocat de sa classe se fait payer très cher, mais j'assurerai tous les frais.

— Pour quelle raison? demande lentement Kenet.

— Mais parce que... Enfin, si votre femme... Je suis certain qu'elle m'aurait demandé de le faire... Je vous envoie cet homme sans tarder.

— Non!
 — Qui vous tirera d'affaire?... Vous voulez être acquitté?

— Évidemment! Mais je vous donne un bon conseil: cette gloire du barreau, gardez-la; vous pourriez en avoir besoin!

Whitcombe a préparé ce qu'il veut dire afin d'arriver au but désiré.

— Kenet, je sais ce que vous avez en

Whitcombe voulait faire quelque chose pour le mari de son ancienne secrétaire.



tête et sur qui vous compter : sur cet imbécile qui est venu vous voir ici... Cronner, le concierge... mais il ne témoignera pas pour vous. Le pauvre type s'est tué. Il a fait une chute dans la cage de l'ascenseur. La police a conclu à un accident... Mon offre est votre seule ressource. Mieux vaut l'accepter tout de suite. Je pars demain pour un de ces pays ensoleillés dont rêvait Cronner. Toute accusation que vous porteriez contre moi sombrerait dans le ridicule. Qui ajouterait foi aux propos d'un pauvre interné ? Cronner s'est tué. Il n'y a plus moyen pour vous de prouver que j'ai tué votre femme.

— Vous l'avez tuée ?

— Oui, je l'ai tuée, prononce-t-il distinctement, mais sans élever la voix.

Kenet se précipite sur l'homme qui vient d'avouer l'abominable forfait. Ses poings solides s'abattent sur la figure de Whitcombe, qui chancelle et s'abat. Les surveillants accourent et tentent de maîtriser Kenet qui se débat comme un forcené :

— Je te tuerai, salaud!... Tu as avoué, je te tuerai!... Lâchez-moi, lâchez-moi!... Il a tué ma femme!... Ne le laissez pas partir. Il a l'intention de quitter la ville... Empêchez-le de fuir!

Le visage tuméfié, Whitcombe s'en va. Il lance aux médecins cette interrogation :

— Avez-vous toujours l'intention d'envoyer cet homme à l'audience ? C'est un fou dangereux, un maniaque du crime. Il est rassuré. Kenet, déclaré fou, ne sera pas jugé et ne pourra pas porter d'accusation contre lui.

Whitcombe rentre chez lui et annule la location d'une place dans l'avion de Mexico.

On a conduit Kenet dans la salle des bains froids où l'infirmier Delaney, avec sa patience habituelle, l'incite au calme. Kenet est furieux contre lui-même :

— Il m'a tendu un piège et je m'y suis laissé prendre; il a mené sa partie comme un joueur d'échecs. Il l'a tuée, Delaney; il me l'a dit.

— Oui, oui, il l'a tuée.

— Je suis allé hier soir dans son appartement; c'est pour cela qu'il est venu; il voulait savoir à quel point j'étais renseigné.

— Oui, oui, vous étiez hier soir dans son appartement... Venez.

Kenet est remis en cellule. De nouveau, il est considéré comme un fou dangereux. Il réclame le Dr Lorrison. On lui répond à peine. Il entend qu'on appelle le troupeau des pauvres déments pour un repas.

— Lâchez-moi !... Il a tué ma femme !... Il me l'a avoué... hurle Steve.



— Hale, j'ai à vous parler, implorait-il.

— Tout à l'heure; dernier service pour les chambres particulières.

Steve put s'approcher du 106, rue Maple.

**

Anne ignore encore ce qui s'est passé à l'hôpital. Poward la renseigne :

— Je vous dois mille excuses... Vous ne vous êtes pas trompée sur Kenet. Il fallait une observation prolongée... Si on avait encore des doutes, aujourd'hui on est fixé.

— Que voulez-vous dire ? questionne-t-elle.

Elle sait bien que Kenet va beaucoup mieux, mais après l'équipée d'hier, elle redoute une imprudence de son malade.

— Pour un peu, nous aurions laissé échapper un dangereux maniaque. Il a essayé de tuer un homme qui venait le voir. Nous avons dû l'isoler de nouveau et nous avons adressé au juge d'instruction une demande d'internement à vie.

Kenet en cellule!... Ce qu'elle craignait s'est produit. Le travail lentement accompli est perdu. Les lents progrès de la guérison qui avaient amené une surveillance moins sévère ne comptent plus... Elle pense au petit Richard, innocente victime de ce drame, que son père ne pourra jamais convaincre de son innocence.

Anne Lorrison court vers la section des cellules.

— Docteur, docteur, faites-moi sortir de là très vite.

— Expliquez-moi calmement ce qui s'est passé. Qui était-ce ?

— Ne l'avez-vous pas deviné?... Whitcombe!... Je vous avais dit qu'il viendrait... J'ai perdu la tête. Je croyais le tenir, c'est lui qui m'a eu. Il a tué le concierge, celui qui était venu me voir, il me l'a dit...

— Il vous a dit qu'il avait tué le concierge ?

— Il m'a dit aussi qu'il avait tué Hélène.

— Il faut alerter la police.

— Trop tard; la justice a été saisie. On va me garder ici pour toujours. Tout ce que je pourrai dire désormais sera tenu pour simples divagations.

Il parle avec une exaltation grandissante, car il sait l'importance des minutes qui passent. Si elle veut l'aider, ce ne doit pas être en théorie, c'est immédiatement; il faut qu'il sorte de l'hôpital ce soir-même, car Whitcombe veut fuir et il faut l'en empêcher.

— Si je pouvais me trouver seul à seul avec lui, d'homme à homme, je le ferais avouer!

Elle reprend la même antienne que jadis. Il faut avoir de la patience. Tout sera tenté. On demandera une nouvelle enquête.

— Allez-vous dire, vous aussi, que je suis fou. Je ne suis pas fou. J'ai conscience du rôle que j'ai à jouer. J'ai un fils à élever, moi seul peux en prendre soin, j'ai une profession. Il faut que je sorte, je sortirai.

Les malades, revenant du réfectoire, passent, chantant, se plaignant, riant. Profitant du bruit qui règne exceptionnellement dans cette partie de l'hôpital, Kenet a bondi rapidement vers la porte de sa cellule, en a pris la clé, est sorti de la cellule en refermant la porte, emprisonnant ainsi le Dr Lorrison qui l'appelle :

— Steve, Steve, ne faites pas cela! Ouvrez-moi! Vous serez repris. Vous allez gâcher votre dernière chance. Je vous en supplie, écoutez-moi, Steve!

Il ne peut entendre, car il est déjà loin. Ouvrant un placard, il y prend une veste de gardien, bouscule un infirmier, sort dans la cour, monte dans l'auto du Dr Lorrison et sort sans encombre de l'hôpital.

L'alerte est donnée; sa fuite est signalée. La police, prévenue, envoie par radio des messages hâtifs.

— Tous secteurs, attention... Steve Kenet, criminel, enfui de l'hôpital... Barrez les routes principales, formez des barrages dans le quartier Sud. Description de la voiture : cabriolet Ford noir, numéro 398.948... Il porte la tenue des gardiens. C'est un assassin dangereux.



L'ivrogne invita Steve et Anne à dîner pour un jour prochain.

Les docteurs se sont réunis dans le cabinet du directeur. Chacun donne son avis. Poward croit à la culpabilité de Kenet et s'étonne de l'intérêt qu'Anne Lorrison porte à ce criminel. Dunlap résume ainsi la situation : il s'est enfui, il est sur le coup d'une inculpation. Le rôle des médecins est achevé. Anne montre les dangers de cette poursuite. Il résistera à la police et se fera descendre. Pourquoi ne pas croire que Whitcombe est venu narguer Kenet ? Sa fuite peut très bien s'expliquer ainsi : tirer l'histoire au clair et se disculper.

— Vos explications ne sont pas très médicales, Anne. Je crois qu'il est simplement allé tuer le type qu'il a attaqué ce matin.

Sur cette déclaration paraissant avoir quelque fondement, le D^r Dunlap téléphone à la police pour lui conseiller de surveiller la rue Maple, et surtout la maison habitée par Whitcombe.

Les rues retentissent du bruit des sirènes, la police s'affaire pour retrouver le fuyard. Anne, ne pouvant rien empêcher avec l'aide de ses confrères, décide d'agir seule.

Kenet file à bonne allure. Il a de l'avance, mais constate bientôt avec terreur que le réservoir d'essence est presque vide. Un garage est en vue. Il commande de faire le plein à l'homme qui vient à son appel. L'homme tombe en arrêt devant la numéro de la plaque. Prétendant qu'il a oublié les clés de la pompe, il court vers sa maison. Kenet a deviné ce qu'il veut faire, le suit, l'empêche de téléphoner, l'enferme dans un placard en le prévenant qu'il lui emprunte son ciré et sa voiture et lui demande le nombre de kilomètres jusqu'à la frontière de l'état voisin.

Ainsi camouflé, il revient en arrière, gagne sans encombre la rue Maple, tourne autour du pâté de maisons, descend de voiture et étudie les lieux. Soudain, dans une ruelle sombre, une voix l'appelle ; c'est Anne qui parcourt les rues, sachant qu'elle finira par le découvrir.

— Steve, soyez intelligent. Ma présence ici prouve que je ne veux que votre bien. Mon but est d'établir que vous avez raison.

— Il faut m'abandonner à mon sort. Votre profession l'exige. Votre avenir sera compromis si on nous surprend ensemble.

— Oh! Steve, seriez-vous aveugle? Tout cela n'a plus d'importance. Si Whitcombe n'avoue pas, ne comprenez-vous pas qu'il n'y aura plus rien à espérer?

Kenet estime que le moment n'est pas venu de tenter de pénétrer dans l'immeuble du 106, rue Maple; il entraîne Anne dans un bar pour attendre que les policiers relâchent leur surveillance. Un ivrogne qui péroré au comptoir s'aperçoit de leur présence, s'approche d'eux et s'exclame :

— Mais c'est mon ami Tom Conover!... Depuis quand as-tu quitté Cincinnati?... Non, tu rigoles; tu n'es pas Conover?

— Laissez-nous tranquilles.

— Steve, renoncez à joindre Whitcombe ce soir, venez chez moi, nous serons en paix pour discuter. Vous verrez Richard. Le juge m'en a confié la garde.

— Mon fils est chez vous?

L'ivrogne, qui s'était éloigné, revient.

— Je veux payer à boire à quelqu'un qui ressemble tant à Tom Conover. Je m'appelle Pinky... Et vous, madame?

— Retirez-vous; vous nous embêtez, ma femme et moi, commande Kenet.

— Dommage! répète en titubant l'ivrogne. Dommage, à votre bonne santé, merci et au plaisir.

— Rentrez à l'hôpital, dit Steve en s'apprêtant à se lever et à partir, moi, je retourne, rue Maple.

— Soyez raisonnable, Steve, vous courez au suicide. Songez à votre fils. Pour lui, vous devez renoncer à ce projet.

— Si vous le croyez si téméraire, pourquoi avoir apporté ces trucs-là?

Anne a emporté une trousse médicale qu'il connaît bien pour l'avoir vue dans son cabinet.

— Est-ce que je savais qu'on allait établir un cordon de police aussi sévère?... Montrez-vous raisonnable, chéri.

C'est la première fois qu'elle emploie ce mot, qui révèle son sentiment véritable, et sa voix tremble un peu en le prononçant.

Steve s'est levé. Lentement il se dirige vers le comptoir où l'ivrogne entêté continue à monologuer.

— Je m'excuse de ma brusquerie de tout à l'heure, lui dit Kenet. J'ai connu autrefois un ami qui s'appelait Conover, Tom Conover.

— Vous ressemblez à Tom Conover, mais c'est votre ami qui... Oh! que c'est compliqué!

— Compliqué en apparence. Si on prenait un taxi et qu'on aille faire un tour chez moi? Je vous expliquerais tout ça.

— Bonne idée... Et la belle viendra avec nous?

— Non, elle rentre pour s'occuper du bébé. Tous deux on ira voir un monsieur très intéressant.

— Je vous défends d'y aller sans moi, interrompt Anne qui ne sait guère où Kenet veut en arriver.

— Et moi aussi! reprend en écho l'ivrogne. Je te défends d'y aller sans moi... Formidable; la soirée s'annonce très bien!

Ils sont sortis du bar et forment un gai trio qui ne peut inquiéter les policiers. Ils montent dans un taxi en donnant au chauffeur l'adresse, rue Maple.

Sur le trottoir, devant la maison, Steve dit à haute voix à son ami d'occasion :

— Pinky, j'ai passé une bonne soirée... Désolé de ne pas la continuer. J'espère qu'on se reverra, hein?

— Oh! Tom, ça me fend le cœur de vous quitter ainsi. Une caresse au bébé... et venez dîner chez moi un de ces soirs!

Ils ont pu franchir sans encombre sous les yeux amusés des policiers le seuil de la maison. Ils y pénètrent et montent lentement. Ils constatent que deux hommes frappent à la porte de Whitcombe.

En effet deux policiers, Halloran et Schœfer entrent chez le directeur de la *Battle Press*.

— Peut-on se servir encore de votre téléphone, monsieur Whitcombe?... Merci, vous êtes bien aimable... Ici, Halloran. Est-ce qu'il y a du nouveau pour moi?... Ah, ah, très bien!... Vous pouvez être tranquille, ajoute-t-il en se tournant vers Whitcombe.

— Il est repris?

— Oui... ou presque. On annonce qu'il a volé des vêtements et une auto à une station-service d'Eastbury. Il a demandé la distance de la frontière de l'État voisin. Il y sera sûrement cueilli demain matin... Tu viens, Schœfer? On nous attend là-bas.

— Bon, dit Whitcombe, mais excusez-moi, messieurs, je manque à tous mes devoirs. Voulez-vous une liqueur ou du café?

Ils refusent et sortent de l'appartement. Soudain Whitcombe court derrière eux et leur demande :

— Vous restez dans ces parages, n'est-ce pas? Ce n'est pas que je sois inquiet, mais je me fais du souci pour ce pauvre bougre qui finira ses jours dans une cellule. La mort vaudrait mieux... A tout à l'heure.

Pendant cette courte conversation, Steve et Anne, sur la pointe des pieds, traversent le couloir et entrent chez Whitcombe. Quand celui-ci revient chez lui, il entend jouer la boîte à musique, comme le jour du drame. Il aperçoit alors Kenet.

— N'élevez pas la voix et éloignez-vous de cette porte, ordonne celui-ci.

— La police va revenir.

— Je l'appellerai quand je jugerai le moment favorable.

— Elle a ordre de tirer. Vous feriez mieux de vous rendre!

— Je vous tuerai avant qu'elle intervienne. Si les agents me reprenaient, ils me reconduiraient à l'hôpital; je suis irresponsable... grâce à vous.

— J'ai une idée, reprend Whitcombe; je vais vous aider à fuir.

Sous l'effet du sérum de vérité, Whitcombe racontait son crime.



Prenez mes valises qui sont prêtes dans ma chambre. Où que vous alliez, je vous enverrai des fonds. J'en ai les moyens, je dirige la firme, à présent.

En parlant, il s'est approché d'un guéridon où, sous un journal, il a caché un revolver, il le prend et va tirer, mais Kenet, souple et rapide, bondit, le désarme et un corps à corps s'engage... Après des alternatives diverses, Kenet étourdit Whitcombe de quelques coups de poing en pleine figure. Il le met sur un sofa. Whitcombe a la tête penchée et sa lèvre saigne.

Le D^r Anne Lorrison entre, portant son paquet, elle en tire de quoi faire une piqûre de penthotal. La piqûre est faite; Whitcombe ouvre les yeux.

— On vient de vous faire une piqûre de sérum de vérité, vous allez nous avouer tout, vous m'entendez bien, monsieur Whitcombe!... Vous allez remonter à la dernière fois où vous avez vu Hélène Kenet... Vous vous rappelez?

La voix n'est pas très assurée, mais elle est intelligible. A ce moment, Halloran et Schœfer entrent dans la pièce; deux agents restent près de la porte. Whitcombe raconte :

— Elle m'accueillit en me disant : « Chéri! Dieu soit loué, te voilà... Il a essayé de me tuer... Pourquoi est-il revenu? On aurait juré qu'il était fou... J'ai tenté de lui parler, il continuait à s'avancer vers moi, menaçant; il s'est affaissé, il était évanoui. C'est ce qui m'a sauvée! » Je lui ai dit : « Calme-toi. » Elle reprit : « Il faut sortir de ce pétrin, chéri, il faut éviter un scandale. Ce serait une catastrophe effroyable. Il faut gagner du temps jusqu'à ce que je divorce... Où vas-tu?... J'avais l'intention de sortir, de faire un tour et de revenir quand les deux époux auraient filé. Ceci la mit en fureur :

» — Ne crois pas en être quitte avec moi; ce serait une illusion! Tes espoirs de vingt années d'efforts, je peux les ruiner en quelques minutes!... Steve demandera le divorce; tout le monde sera au courant...

» Elle a crié : « Pitié! Pitié! » car j'avais compris ce qu'elle et son mari seraient désormais pour moi; je m'approchai d'elle comme Steve Kenet avait dû le faire avant de s'évanouir.

Steve, haletant, constate :

— Hélène était morte et vous étiez sauvé.

— Oui, j'étais sauvé, reprend d'une voix plus forte Whitcombe; j'étais sauvé, mais l'homme étendu à terre sans mouvement avait les doigts écorchés, les mains déchirées comme s'il l'avait étranglée.

— La petite valise d'Hélène, où est-elle?

— Je m'en suis débarrassé; je suis parti sans me faire voir.

— Voilà l'histoire vraie, dit Steve aux policiers. La croyez-vous, quand elle est racontée par le coupable lui-même?

— Cela nous suffit, répond Halloran. Vous devez tous nous suivre à la police judiciaire pour rédiger le procès-verbal.

— Réveillez-vous, commande le D^r Lorrison. Réveillez-vous!

— La loi, dit avec une certaine emphase Schœfer, interdit de se prévaloir d'une confession obtenue sous l'effet de la drogue. Mais vous nous raconterez tout ça à nouveau quand nous serons au commissariat central, n'est-ce pas?

— Certainement pas! crie Whitcombe qui cherche à retrouver le contrôle de lui-même. Je demande à voir mon avocat!

— Je suppose qu'avec ce brillant avocat, vous vous en tirez le mieux possible, monsieur Whitcombe! plaisante Steve. L'hôpital est tout à fait confortable. Logé, nourri, Chopin, Beethoven, etc... tout à l'œil!

— Nous vous emmenons tous... Vous aussi, docteur; il nous faut votre déposition.

En sortant du commissariat, Anna conduit Steve chez sa tante.

— Alors, c'est ici que Richard habite depuis le début?... Où est sa chambre?

— En haut de l'escalier. Il doit dormir.

— Je vais le voir, soyez sans crainte, je ne le réveillerai pas.

Ils entrent tous les deux dans la chambre. Steve regarde avec émotion l'enfant assoupi. Il lui touche la main légèrement. Anne s'est approchée de Steve; il sent sa présence toute proche. Que ne doit-il pas à cette femme pour sa patience, ses soins, son dévouement? Il peut enfin le lui dire, mais à quoi bon les paroles? Il la prend dans ses bras et, dans une étreinte passionnée, il l'embrasse longuement.

FIN

Comment remercier Anne de tant de soins et de dévouement ?



Pour lancer en FRANCE
L'E
"MONDIAL COLOR"



Nous offrons aux lecteurs de ce journal qui en feront la demande ce "SUPER 4 COULEURS"

représenté ci-contre (bleu, rouge, vert, noir) au prix exceptionnel de propagande de

395 Frs

indispensable à tous : industriels, professeurs, étudiants, etc...

Envoi contre remboursement. Hâtez-vous, car pendant cette période de lancement, qui sera de courte durée, nous offrons à tout acheteur, et ceci absolument

GRATIS

Notre **STYLO A BILLE** Modèle "Styrol"

entièrement garanti et de présentation parfaite d'une valeur de 400 frs. Envoyez votre commande à

MONDATEX, Serv. Z
40, rue Blomet - PARIS-15^e

Zita la Zingara

Voyante de tradition. VOS AMOURS, AFFAIRES, SANTÉ, RETOUR AFFECTIONS. Consulté tous les jours, de 9 à 19 h. et par correspond. 2, rue Pierre-Sémard, PARIS (Squ. Montholon) - Tru. 60.45



PLUS JAMAIS SEUL (E)

grâce aux Relations choisies, amicales, culturelles, France, Colonies, Canada, Amérique-Sud, Renssng, c 2 timbres, Club International de correspondance, LÈVES par Chartres (E.-et-L.) France.

BONHEUR ET FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX ! Amour - Retour d'affection - Affaires L'ASTRO-RADIESTHOGRAPHIE fera vaincre toutes difficultés. Envoi, date naiss. et (important) une petite mèche cheveux, env. 11mb. et 150 fr. Prof. PAGLIO. Boîte post. 97.17, PARIS (17^e), (Serv. S.).

Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles tous les pères et mères de famille

Le prestigieux enseignement par correspondance de l'École Universelle, la plus importante du monde, permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômes ou situations.

Milliers de brillants succès.

Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. 17101 : Etudes complètes du second degré, examens d'admiss., Brevet d'études du 1^{er} cycle, Baccalauréats.
- Br. 17108 : Classes primaires, Brevets.
- Br. 17110 : Licences (Droit, Sc., Lett.).
- Br. 17115 : Grandes Ecoles spéciales.
- Br. 17123 : Fonctions publiques, E. N. A.
- Br. 17127 : Les emplois réservés.
- Br. 17130 : Industr., Trav. publ., C. A. P.
- Br. 17136 : Carrières de l'Agriculture.
- Br. 17140 : Compt., Sténo-Dact., C. A. P.
- Br. 17146 : Orthographe, Rédact., Calcul.
- Br. 17151 : Anglais, Allem., Esp., Ital.
- Br. 17155 : Marine mil., Marine march.
- Br. 17160 : Aviation, Industr. aéronaut.
- Br. 17168 : Radio : diplômes offic., ind.
- Br. 17170 : Dessin, Peinture, Gravure.
- Br. 17176 : Solfège, Piano, Violon, Harm.
- Br. 17183 : Carrières du Cinéma, Photo.
- Br. 17189 : Couture, Coupe, Mode, Ling.
- Br. 17193 : Coiffure et soins de beauté.
- Br. 17198 : Secrétariats, Journalisme.

ÉCOLE UNIVERSELLE, PARIS, 59, bd Exelmans; NICE, chemin de Fabron; LYON, 11, place Jules-Ferry.



CHEVALIÈRE

Dorée à l'or fin : 295 fr. SUPER LUXE à 495 fr. Initiales : 30 fr.

Modèle dame : 295 fr. ALLIAGES dorées à l'or fin : 250 fr. Joindre fil à grosseur du doigt. Env. cont. remboursement : frais 95 fr.

ARÉOR 74, r. de la Folie-Méricourt (Serv. M. F. 14), PARIS (X^e).



NUMÉROS DÉJÀ PARUS :

Les numéros 1 à 42, 44, 47, 49, 50, 51, 55, 56, 57, 72, 74 et 75 sont épuisés.

Numéros à 8 francs.

- 43 - Elles étaient douze Femmes.
- 45 - Sans lendemain.
- 46 - Paris-New-York.
- 48 - Sérénade.
- 52 - Chanson d'avril.
- 53 - La Lettre.
- 54 - Inspecteur Sergil.
- 58 - Espionne à bord.
- 59 - Contre-Enquête.
- 60 - Le Ciel peut attendre.
- 61 - L'Éventail.
- 62 - Quatre plumes blanches.
- 63 - 13, rue Madeline.
- 64 - Le silence est d'or.
- 65 - La double énigme.
- 66 - Rendez-vous à Paris.
- 67 - Le Diable au corps.
- 68 - Une Femme dangereuse.
- 69 - Le Chant de l'Exilé.
- 70 - Une vie perdue.
- 71 - Miroir.
- 73 - Manon Lescant.
- 76 - A chacun son destin.
- 77 - La dernière chevauchée.
- 78 - Prison centrale.

Numéros à 10 francs.

- 79 - La duchesse des bas-fonds.
- 80 - Robin des Bois.
- 81 - Pêché mortel.
- 82 - Révolte à bord.
- 83 - Café du Cadran.
- 84 - Humoresque.
- 85 - Par la fenêtre.
- 86 - Buffalo Bill.
- 87 - Johnny Apollo.
- 88 - Bethsabée.
- 89 - Le crime de M^{me} Lexton.
- 90 - Route sans issue.
- 91 - Les dernières vacances.
- 92 - La blonde incendiaire.
- 93 - Le retour de Frank James.
- 94 - Vertiges.
- 95 - San Antonio.
- 96 - Roy Blas.
- 97 - Les caprices de Suzanne.
- 98 - Mademoiselle s'amuse.
- 99 - Aloma, princesse des îles.
- 100 - Erreur judiciaire.

101 - Une femme cherche son destin.

- 102 - Rondgâte.
- 103 - L'aveu.
- 104 - Après l'amour.
- 105 - Kenzi.
- 106 - L'exilé.
- 107 - Éternel conflit.
- 108 - Les Frères Bouquinquant.
- 109 - Le Maître de Forges.
- 110 - Destins.
- 111 - Une jeune fille savait...
- 112 - Shanghai.
- 113 - L'aventure commence demain.
- 114 - Les condamnés.
- 115 - Les voyages de Sullivan.
- 116 - Ali-Baba et les quarante voleurs.
- 117 - L'impeccable Henri.
- 118 - La maison du D^r Edwardes.
- 119 - Les anneaux d'or.
- 120 - Lettre d'une Inconnue.
- 121 - Les amoureux sont seuls au monde.
- 122 - Le secret derrière la porte.
- 123 - Carrefour du crime.
- 124 - Les passagers de la nuit.
- 125 - La Révoltée.
- 126 - Le Charlatan.
- 127 - Métier de fous.
- 128 - Ne dites jamais " adieu ".
- 129 - Correspondant 17.
- 130 - La Nuit Blanche.
- 131 - Duel au Soleil.

Numéros à 12 francs.

- 132 - Deux amours.
- 133 - Le Carrefour de la mort.
- 134 - La Chartreuse de Parme.
- 135 - Ils étaient tous mes fils.
- 136 - Le Diable blanc.
- 137 - Depuis ton départ...
- 138 - Fandango.
- 139 - Les dieux du dimanche.
- 140 - Suprême aveu.
- 141 - La Fièvre Créole.
- 142 - Le droit de l'enfant.
- 143 - D'homme à hommes.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 8, 10 ou 12 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) Pour envoi à l'étranger : 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM

5, boul. des Italiens, PARIS (2^e). Aucun envoi contre remboursement.

Mes cheveux ont retrouvé tout leur éclat

Grâce au traitement PILOZYNE, j'en suis fière et heureuse. Vous pouvez vous en rendre compte par la photo que je vous envoie.

écrit Mlle Ferdonnet, 44, Faub. d'Ambrail à Epinal, Vosges.

M. le Docteur.

Voilà 3 mois que j'emploie votre traitement et mes cheveux ont repoussé de 8 cm. Ils sont brillants sans être gras, comme vous me l'aviez prédit. (Mme. Orncay à Fort de France).

Vraiment cela tient du miracle, mais depuis qu'elle emploie PILOZYNE, ses cheveux ne tombent plus et reprennent vie, elle en est émerveillée et vous a grande reconnaissance.

(Dr. Ph. de St.-Georges, Chirurgien, 4, rue de l'Annonciation - Bruxelles)

DU MONDE ENTIER NOUS PARVIENNENT CHAQUE JOUR DES LETTRES SEMBLABLES

Combien de femmes portent en elles ce désir : avoir une belle chevelure ! C'est maintenant, grâce à la PILOZYNE à la portée de toutes. Ce produit qui ne ressemble à aucun autre est le fruit d'une découverte faite pendant la guerre par un groupe de savants français travaillant au Canada à une étude sur les cicatrisants avec les puissants moyens d'investigation des laboratoires Américains (J. O. des Médecins d'Amérique du Nord 1943 - Revue biologique du Canada 1942 et 1943).

Appliquée par les mêmes cliniciens au traitement du cuir chevelu la PILOZYNE est maintenant mondialement expérimentée. En quelques jours, elle arrête la chute des cheveux, supprime démangeaisons et pellicules. En quelques semaines, elle procure une chevelure abondante souple brillante sans être grasse.

FAITES CET ESSAI FACILE A NOS FRAIS PILOZYNE 430, C. s.o.w. avenue Los Angeles

39, Bd. E. Zola Bruxelles, Amsterdam 97, Bd. de la Résistance Casablanca



Mlle Ferdonnet.

Ecrivez aux Lab. de la PILOZYNE, Serv. 35, 23, rue Louis le Grand, Paris-2^e. Dites nous si vos cheveux sont secs ou gras. Joignez quelques cheveux tombés (de préférence) aux fins d'examen. Nous vous donnerons gratuitement nos conseils et vous offrirons un essai à nos frais du traitement qui vous convient. Joignez 20 frs pour frais.



CONCOURS pour la DISTRIBUTION de 10.000 APPAREILS PHOTOS de la grande marque "SUPERAS" à titre réclame

PROBLÈME. Placez les chiffres 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. dans chacune des cases vides de manière à obtenir la somme 15 dans les 3 sens verticaux et horizontaux. Chaque personne qui nous enverra la solution de ce problème recevra un superbe appareil photo de marque "SUPERAS", gainage façon peau, pièces métalliques nickelées, objectif ménisque extra-lumineux, obturateur déclenchement très doux, deux viseurs clairs verre spécial, présentation impeccable.

Pour la moitié de sa valeur, soit **980 frs.**

Envoyez tout de suite la solution de ce problème avec une env. timbrée portant votre adresse à FABRIQUE-UNION, serv. F. C., 47, r. de la Victoire, Paris-9^e.

* **GRATUITEMENT! SEUL EN FRANCE** *
* par sa méthode personnelle le Professeur VAREY *
* **PRÉDIT TOUJOURS VRAI ET ASSURE VOTRE SUCCÈS.** *
* Vous avez besoin d'un conseil, n'HÉSITEZ PAS. Des milliers de félicitations *
* et de remerciements ENTHOUSIASTES sont pour vous la MEILLEURE *
* GARANTIE. VOULANT QUE TOUS ET TOUTES SOIENT HEUREUX. *
* le Pr. VAREY, dans un effort sans précédent, vous offre GRATUITEMENT *
* 1^{er} Votre ETUDE ASTROLOGIQUE : Amour, Santé, Situation, Jeu. 2^e Un *
* billet de participation à la Loterie Nationale vous permettant de gagner 100.000 fr. *
* Env. votre date de naiss. en joignant 100 fr. (pour frais de bureau) et une enveloppe *
* timbrée avec votre adresse au Pr. VAREY, directeur du C. I. R. A. G., 109, boul. *
* Sérurier, PARIS, Ser. 979. - Réponse rapide et discrète. *

MON
FILM



Ginger Rogers
(photo R.K.O.)

12^{fr}